la langue vulgaire des *Sermons* de saint Augustin et de la *Peregrinatio Aetheriae*. Dans l'emploi de *-que*, discuté plus haut, nous avons une preuve éclatante des grandes différences entre la langue des cultivés et la langue populaire. Et ce n'est pas un fait isolé. Nous constatons la même chose pour *igitur* : Saint Augustin l'emploie très souvent dans ses œuvres de Cassiciacum ; il est moins fréquent dans les œuvres de saint Hilaire, de Jérôme, d'Ambroise et dans la *Cité de Dieu* et les lettres de saint Augustin, mais *igitur* est en train de disparaître dans les *Sermons*, et, dans la *Peregrinatio Aetheriae*, il ne se trouve plus (p. 89 et suiv.). Pour *ergo*, on constate le contraire : ici c'est la langue populaire qui le favorise.

On voit par ce nombre restreint d'exemples (qui peuvent être facilement multipliés) combien l'usage des particules est peu stable et varie selon le caractère de la langue.

Mais cette instabilité ne se manifeste pas seulement dans la disparition de certaines particules et dans la préférence pour d'autres ; elle se montre aussi dans la valeur sémantique des particules, qui devient de plus en plus faible et variable : *aut*, *vel*, *sive* peuvent avoir valeur copulative, *et* valeur disjonctive, *tamen* peut remplacer *nam* et *enim*, et *enim*, *nam* prennent la place de *tamen*, etc., etc. L'instabilité se manifeste encore dans la tendance à combiner plusieurs particules, tendance relevée particulièrement par le Père O. Janssen dans son étude sur les particules de Salvien de Marseille (Nimègue, 1937). Résultent de cette tendance des groupes de mots avec des particules plus ou moins mécanisées. Je renvoie, par exemple, aux combinaisons avec *quoque*, p. 27 et suiv. ; *at*, p. 40 et suiv. ; *sed*, p. 46 et suiv. et p. 54 ; *ergo*, p. 77, 80, etc.

En dépit des conclusions de M. Gillis, les matériaux accumulés dans ce livre confirment la thèse de Meillet-Marouzeau, que dans la langue courante les particules sont sujettes à se renouveler sans cesse.

Christine MOHRMANN.

Éditions de textes.

Collection Guillaume Budé : Paris, Les Belles-Lettres.

Cicéron, Discours ; t. XII : *Pour le poète Archias*, texte établi et traduit par F. GAFFIOT ; *Pour L. Flaccus*, par A. BOULANGER : 1938, 2 × 145 pages, 20 francs.

F. Gaffiot aimait le plaidoyer, sinon la polémique, sinon la bataille. Il trouve le moyen de s'échauffer à propos de l'académique *Pro Archia*. Il ne peut se résoudre à penser que c'est un discours sans histoire ; il nous faut un problème du *Pro Archia ;* le voici (p. 16) et en voici la solution (p. 12) : si Cicéron, consulaire en vue, qui se pose en sauveur de

Rome, a cru pouvoir descendre jusqu'à la défense de ce Graeculus, homme de lettres, c'est que Pompée est près de rentrer à Rome, et que Cicéron aspire à jouer auprès de Pompée le rôle qu'avait joué un Laelius auprès de l'Africain (p. 14). J'avoue que la solution ne me paraît pas s'imposer, et je me demande à vrai dire si le problème lui-même se pose.

Pour ce qui est de l'établissement du texte, l'édition est faite avec la matière d'un article publié en 1929 dans la *Revue de philologie* et que l'auteur reproduit dans son Introduction. Là aussi un problème est posé ; c'est celui qu'à grand fracas F. Gaffiot avait formulé en 1909 dans son manifeste « Pour le vrai latin » : il y a dans nos textes des formes que n'admet pas l'usage classique ; au lieu de corriger les textes au nom de l'usage, c'est l'usage qu'au nom des textes il faut réformer ; « les hypothèses et les théories ne peuvent prévaloir contre les faits ». Qui oserait dire le contraire? Nous sommes tous d'accord là-dessus ; la seule question est de savoir ce qu'il faut appeler « des faits » ; quand il s'agit de l'établissement d'un texte, la question n'est pas si simple. La preuve, c'est que Gaffiot lui-même croit devoir donner une définition du fait : c'est « la tradition manuscrite bien établie paléographiquement, appuyée sur l'usage général de la langue et vérifiée par l'interprétation du texte ». Je ne le lui fais pas dire : « tradition à établir, usage, interprétation », voilà bien des éléments subjectifs, bien des matières à controverse. Et nous n'avons pas fait un pas vers la solution du problème, à moins qu'il ne s'agisse de renier les tristes éditeurs qui se bornent, sans enquête et sans autre forme de procès, à coucher les textes sur le lit de Procuste de la grammaire, pour en retrancher tout ce qui dépasse. Si le problème se ramène à ceci, il est enfantin.

Il ne s'y ramène pas, et un simple coup d'œil jeté sur les notes critiques de cette édition nous montre que l'éditeur se garde bien de défendre la tradition au nom de la tradition ; il fait intervenir la vraisemblance, la logique, le sens de la langue, l'usage de l'écrivain, sans doute d'ordinaire pour conserver, mais aussi le cas échéant pour corriger à son tour. Et si de l'article liminaire nous passons au texte lui-même, les arrangements dus à l'éditeur apparaissent bien plus nombreux : dira-t-on, sous prétexte que les manuscrits nous donnent *ab his* (21), qui est anormal, qu'il fallait éviter la normalisation *ab iis*? Plaidera-t-on pour l'anormal *marmoratis laudibus* (22), qui est dans les manuscrits, contre l'arrangement *ex marmore. At iis*, qu'admet Gaffiot lui-même? Etc. etc. L'attitude prise est en principe inattaquable, mais chaque cas est un cas d'espèce. L'essentiel, c'est que dans la plupart des cas nous nous trouvions d'accord avec le conservatisme prétendu révolutionnaire de l'éditeur.

Autant Gaffiot tient de place dans son édition, autant M. Boulanger s'efface dans la sienne. Et pourtant il y est à son aise et comme chez lui. Il s'était fait la main déjà aux discours de Cicéron avec le *Pro Fonteio* (t. VII de la collection), qui n'est pas sans rapport avec le présent plaidoyer. Une substantielle Introduction nous crée l'atmosphère sans laquelle certains caractères du discours resteraient inaperçus ou paraîtraient incompréhensibles.

Il y a une contradiction apparente entre les deux affirmations des pages 65 et 66 ; d'une part : « La discordance de ton entre les différentes parties du *Pro Flacco*, caractéristique de ce discours, s'explique aisément si l'on admet que le discours publié ne reproduit pas exactement la plaidoirie telle que Cicéron l'a prononcée », et, d'autre part : « Il paraît... vraisemblable d'admettre... que le discours publié reproduit exactement la plaidoirie de Cicéron. » C'est que, dans l'intervalle, il a été fait allusion à la théorie exposée par M. J. Humbert dans ses *Plaidoyers écrits et plaidoiries réelles de Cicéron*, à laquelle M. Boulanger n'adhère qu'en partie : il y a eu, à son avis, non pas une série de petits discours représentant des controverses avec l'accusation et avec les témoins, mais un discours d'un seul tenant, dans lequel viennent seulement s'insérer des interrogatoires et lectures de documents. La distinction est peut-être subtile ; ce qui n'est pas douteux, c'est que ce caractère de demi-improvisation explique bien les particularités de forme et de style propres à ce discours.

Pour l'établissement du texte, M. Boulanger était préparé également par son édition du *Pro Fonteio*, discours dont la tradition manuscrite est liée à celle du *Pro Flacco*, sans préjudice des manuscrits qui s'apparentent à ceux du *Pro Quinctio*. Mais ce texte met la sagacité de l'éditeur à une rude épreuve. Ce n'est pas ici qu'on pourrait prétendre appliquer la règle de Gaffiot, qui nous imposerait, par exemple, VI, 14, l'indicatif *est* des manuscrits contre le subjonctif *esset* des scoliastes, ou XX, 48, une proposition infinitive sans sujet exprimé *sed... audisse* contre la correction *se... audisse*. Il s'agissait surtout ici de se débrouiller dans l'invraisemblable fouillis des leçons de toutes époques et de toutes provenances, des corrections d'humanistes, des arrangements de scoliastes. L'application mécanique de règles ne suffit plus, ni les petites habiletés de la méthode ; il faut des restitutions massives, des hypothèses hardies, et un peu de divination ; qui s'étonnerait de n'être pas toujours dans le détail d'accord avec l'éditeur le plus érudit et le plus consciencieux?

La traduction était difficile, tant à cause de l'obscurité de certains passages, de la répercussion des lacunes, que de l'usage abondant de l'argot processif. Je ne chicanerai pas le traducteur sur tel choix d'ex-

pression contestable : *libidinem* (XXI, 51), appliqué à un témoin, ne doit pas être la mauvaise foi, mais plutôt la fantaisie (cf. peu après : *alia finget*) ; *fraus* est moins la fraude que la malveillance, l'intention de nuire...

Çà et là, une note de style télégraphique, telle qu'on peut le risquer au bas des pages Budé, où la place est si chère, serait la bienvenue pour souligner un effet que ne peut rendre la traduction : ainsi, XXIX, 71, le rapprochement de *crassi agri* et *Crustumino* (*crustum*) ; pour expliquer une allusion du texte : ainsi la mention de *gradus Aurelii* à propos de l'or des Juifs...

Ce dont, pour finir, il faut louer M. Boulanger, c'est d'avoir tâché de nous donner, par sa traduction même, une idée de la « varietas » que L. Laurand (*Études sur le style des discours de Cicéron*, t. III, p. 316) a relevée comme un des traits du *Pro Flacco* : il me plaît que la traduction nous offre dans un même discours, après les périodes pompeuses adressées aux juges, le ton sarcastique des prises de bec avec les témoins, comme (XXIII, 54) « ce notable d'entre les notables, Méandrius, dont la langue a été comme l'attisoir de la sédition qui enflamma une assemblée de gueux ».

J. Marouzeau.

Collection Garnier :

Sans vouloir approfondir la critique d'ouvrages qui ne sont faits que pour le grand public, je me fais un devoir de signaler ici tous les volumes qui me parviennent de cette Collection. Ce sont, cette fois, deux volumes de Cicéron.

M. E. Bailly, qui a pris à tâche la *Correspondance*, nous donne le deuxième volume des *Lettres à Atticus*, et M. Ch. Appuhn, qui s'est spécialisé dans les ouvrages philosophiques, le *Traité du bien suprême et des maux les plus graves ;* « titre, dit-il, qui nous a paru mieux convenir à une publication de prétentions aussi modestes que la nôtre ». La modestie des prétentions n'empêche pas que ce titre soit inexact autant que bizarre, pour qui sait la valeur toute particulière (et technique) du terme *finis* = τελός. Je n'ose trop enquêter sur le texte lui-même, quand je vois la phrase III, 10 : « Alia est igitur propria aestimatio uirtutis, quae genere, non crescendo ualet », traduite par : « Mais le titre à l'estime de la vertu est d'une qualité autre et, quand c'est d'elle qu'il s'agit, nulle considération d'ordre quantitatif n'intervient, l'estime qu'on lui accorde est une chose unique en son genre. » Heureusement qu'on trouvera à la Note nº 157 une excuse — je n'ose dire une justification — de cette traduction. Du reste, il faut dire que les quelque 300 notes du Commentaire qui suit le texte rendront de réels services.

Utile aussi le Commentaire de M. Bailly pour les Lettres (le recueil commence à peu près à la date où finit le troisième volume de Constans) ; douteuse aussi parfois la traduction ; je ne crois pas que, VIII, 12, B, « disiecta manu » puisse signifier « en ne nous donnant pas la main » (c'est plutôt l'opposé du « contractis copiis » qui suit : manu = troupe) ; je doute du sens de IX, 2, « die tuo » = « au jour de ta poussée de fièvre » ; des lettres « diligenter scriptae » (X, 4) sont autre chose que des lettres « intéressantes » ; celle qui est « uoluminis instar » n'est pas « un vrai volume » ; je crois que VII, 13, « plane non intellexi » signifie « je n'ai absolument pas compris » ; que dire de IX, 7, « Partons donc, quelle que doive être la traversée, celle qui te plaira cependant »?... Mais on pourrait jouer longtemps à ce petit jeu. Telle quelle, cette traduction vaudra à Cicéron plus d'un lecteur émerveillé de la vie — et de l'actualité — qui est enclose dans ce Recueil.

J. Marouzeau.

Classiques Roma. Paris, Hachette :

Voici tout un lot de ces jolis petits volumes d'un rouge engageant, presque anonymes tant ils sont pareils, si bien inspirés d'une même méthode de présentation qu'on distingue à peine la manière de M. P. Delacroix, qui a fait le *Catilina* de Salluste, de celle de M. P. Michel, qui donne les *Verrines*, ou de M. A. Bourgery, qui nous présente *Sénèque le philosophe*, ou même de M. J. Nathan, qui édite la *Marmite* de Plaute, et il y a — comme de juste — un petit air de famille entre le livre du neveu (M. J. Révil, auteur du *Vercingétorix de César*) et celui de la tante (Mlle A. Guillemin, auteur du *Pro Milone de Cicéron*). Ici comme là, disposition parlante des titres et rubriques, utilisation plaisante des documents et illustrations, mise en relief des textes importants et des notions maîtresses, présentation de vues d'ensemble qui donne à chaque petit volume une unité et un sens.

Le succès déjà obtenu par cette Collection autorise à présenter des critiques. Attention aux omissions : comment, à propos de Sénèque, ne pas dire un mot de l'*Apocoloquintose*, et ne mentionner les tragédies que dans une note d'une ligne? Attention aux illustrations : ne faudrait-il pas bannir les compositions modernes, qui perpétuent souvent des erreurs d'interprétation? Les recommandations de lectures devraient être plus en vue (dans tel fascicule elles viennent après la Table des matières) et plus nombreuses (dans le fascicule de César il est dommage que n'ait pu figurer la *Vie de Vercingétorix* de Marius et Ary Leblond, parue en 1937) ; il serait bon aussi de signaler (par exemple pour Plaute) les traductions des œuvres du même auteur. Certains procédés de signalisation sont bizarres : à quoi bon le signe ≠, employé pour le plaisir de

réunir deux mots en signalant que l'un ne convient pas pour traduire l'autre, que par exemple *excusare* ne signifie pas « excuser »? Pourquoi ne pas numéroter les vers d'une comédie, si l'on numérote les paragraphes d'un discours? Attention surtout au commentaire explicatif des bas de page ! Si certaines parties sont excellentes (bravo pour certaine façon de suggérer l'explication par des questions bien posées ! bravo pour l'habileté à saisir les occasions, comme celle de parler des clausules à propos d'un *esse uideatur*, Verr., p. 66) ; il faut bien dire aussi que certains commentaires sont faibles ou déplorablement terre à terre ; celui d'un des présents volumes serait à reprendre presque en entier. Attention enfin — si je dois confier aux responsables de la Collection un réel scrupule — attention à l'envers des qualités : il ne faudrait pas exagérer une certaine tendance à la présentation « spectaculaire », par titres voyants, formules alléchantes ou anachroniques (à propos de Verrès : « campagne de presse » !), typographie « tire-l'œil », ton « réclame ». L'innovation dans ce sens est heureuse ; il faut veiller à ne pas dépasser la mesure. Beaucoup d'illustrations sont heureusement choisies : je répète une fois de plus qu'il faudrait donner les références, ne serait-ce que pour éviter les questions sceptiques du consultant : « Très joli, mais d'où cela vient-il? », qui privent le document de sa valeur.

J. Marouzeau.

Clasicos « Emerita » :

Plinio el Joven, Cartas, libro I, texto y comentario par V. Blanco Garcia : Madrid, Centro de estudios historicos, 1938, 125 pages.

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer à Madrid le 31 mai 1938. Cette date et ce lieu sont assez éloquents par eux-mêmes pour que je n'aie pas besoin de les commenter. J'ajoute seulement que l'auteur, M. Blanco Garcia, nous a déjà donné l'an dernier le *De virginate beatae Mariae*, que M. A. Dain a loué comme il convenait dans le fascicule précédent de cette *Revue* (cf. ci-dessus, p. 221). Son édition, qui comporte une substantielle Introduction et un bon commentaire scolaire, doit beaucoup à celle de M^lle^ Guillemin et au *Pline et la vie littéraire de son temps* du même auteur. Si je tiens à la mentionner ici, c'est moins pour en noter les mérites que pour signaler la Collection dont elle fait partie.

Projetée dès le temps de paix et annoncée dans cette *Revue* (t. XII, 1934, p. 45), la publication de cette Collection est une des tâches que s'est proposées le *Centro de estudios históricos* de Madrid. Ce qu'il faut rappeler, c'est que le premier volume, signalé ici même (t. XIV, 1936, p. 433), a été publié au moment où l'Espagne était entraînée vers son destin tragique. Le deuxième volume paraît dans une Espagne ravagée

par la guerre intérieure ; il a été préparé et publié sous les bombardements, à quelques pas des tranchées. J'avais assisté en 1935, lors d'un voyage de conférences, à l'essor scientifique de l'Espagne républicaine, et j'avais signalé aux lecteurs de cette *Revue* les efforts des nouvelles équipes pour doter leur pays des instruments de travail qui lui ont si longtemps fait défaut. Le *Centro* de Madrid donnait les plus belles promesses ; la violence des armes n'a pas réussi à les lui faire oublier.

J. Marouzeau.

Éditions diverses et Index.

Pline le Jeune. Panégyrique de Trajan, préfacé, édité et commenté par M. Durry : Thèse complémentaire, Paris, Les Belles-Lettres, 1938, 274 pages.

Historien autant et plus encore que philologue, M. Durry n'a pas manqué de dégager avant tout la valeur historique de cette œuvre. Dans une Préface conduite comme une démonstration et dans un commentaire abondant, il a interprété avec une sagacité impitoyable toutes les données que recèle le Panégyrique. Je ne citerai qu'un exemple de la minutie de ses enquêtes : d'un *uero* employé à la place d'un *enim*, M. Durry tire la conclusion qu'il n'y a pas de campagnes de Trajan attestées avant 88 ! C'est ainsi que l'archéologue, en repassant au crible des résidus de fouilles, trouve le menu fragment qui lui permet de dater le site. « La richesse du texte est si réelle que, malgré les dépouillements attentifs opérés par... les Marquardt, les Mommsen, les Friedlander, les Gsell, les Paribeni, sur certains points le nouvel éditeur a pu rectifier les commentaires ou y ajouter » (p. 16).

Le texte est présenté selon la bonne méthode philologique ; je critiquerais seulement dans l'apparat critique l'abus des sigles collectifs : M, ς, codd. dett., qui fait perdre de vue le détail du stemma. Peut-être hésiterais-je aussi à accepter la règle énoncée ainsi, ou à peu près, p. 75 : « presque toujours *H* vient confirmer la leçon de *A* ; dans ces conditions, établir le texte sur l'accord de *AH* contre *X* ». Je dirais volontiers, au contraire : « dans ces conditions, tenir grand compte des variantes de *X* contre *A* ou *H* ». Et, en effet, maintes fois M. Durry est amené lui-même à adopter, par exemple, la leçon de *HX* contre *A* (1, 2 ; 44 ; 47, 5 ; 54, 3 ; 83, 6, etc.). Je crois bien qu'il y aurait à reviser le boycott infligé à *X* par M. Durry et ses prédécesseurs. J'irais plus loin : je me demande quel crédit il faut faire à l'accord de $AHX = M$; M. Durry lui-même n'en fait-il pas bon marché dans les passages où il dispose de *R*? Ainsi dans plusieurs endroits à 80, 1-3. Mieux encore : que vaut l'accord de tous les témoins de l'archétype *Y*? Ce manuscrit est la source unique de notre

texte, donc à l'origine de fautes qui doivent être communes à tous nos manuscrits : dès lors n'avons-nous pas le droit — et le devoir — de suspecter en maint endroit le texte que nous donne leur accord? A moins de prendre comme but la reconstitution de l'archétype, et non de l'original : mais alors que vaut dans le détail le témoignage historique? En fait, M. Durry ne croit pas devoir s'écarter des leçons ou corrections admises par ses devanciers : il considère le texte de Baehrens à peu près comme définitif, et s'il lui est infidèle en quelques endroits (note de la p. 75), c'est pour se réclamer de Reifferscheid, ou de Münscher, ou de Livineius, ou de quelque autre. J'aurais été moins conservateur : je ne me serais pas résigné à de demi-corrections, comme celle de 71, 3 : *contigit*, etc., qui laisse une « phrase mal établie », comme celle de 79, 4 : *imbecilli ingenii*, où je préférerais quelque chose comme *indocili ingenio*...

J'ai l'impression que, même après le travail méritoire de Baehrens, ce texte n'est pas au point, et qu'en tout cas, si l'on ne veut pas le corriger par conjecture, ce qui est, en effet, un amusement gratuit, il serait recommandable d'y dépister les traces d'erreurs dues à une tradition unilatérale. Je sais bien aussi que cette tâche dépassait le propos de M. Durry, car elle ne peut être menée à bien que par l'étude du *Corpus Panegyricorum* tout entier, dont le *Panégyrique* de Pline a partagé le sort.

M. Durry a fait beaucoup plus que nous proposer un texte méthodiquement établi ; il nous en propose, soit dans son Introduction, soit en note, un abondant commentaire philologique en même temps qu'historique.

J'aurais bien envie de le taquiner sur le chapitre de la stylistique. Peut-on réunir sous un même titre « syntaxe et stylistique »? Schmalz l'avait fait dans sa *Lateinische Grammatik;* Hofmann a renoncé à ce mariage mal assorti dans l'édition qu'il a revisée, et c'est un progrès incontestable. La stylistique n'est ni une partie ni un pendant de la syntaxe ; la syntaxe se prête à une étude du style, comme chacune des parties de la grammaire, ni plus ni moins. Dans le détail, j'aurais beaucoup à dire de l'attribution à Pline d'archaïsmes (un seul est sérieusement allégué : *qua ... qua*, et ce tour est dans Cicéron et Tite-Live) ou de néologismes (la courte liste des pages 44-45 ne comprend guère que ce qu'on peut appeler des formations ouvertes : substantifs en *-or*, composés en *-in* privatif) ; je me méfie aussi de ce qui est dit de l'usage des clausules d'après L. Laurand, sans tirer parti des corrections intervenues depuis la première édition de l'*Histoire du cursus* (peut-on vraiment, par exemple, tenir compte de la forme métrique des *commata*, p. 50-52)?

M. Durry a eu sans cesse le souci, dans son Commentaire et dans son

Introduction, d'élargir le débat ; peut-être a-t-il cédé aussi un peu à la tentation de hausser son personnage : son Pline est un écrivain original, il est un poète, il est l'avant-coureur de Tacite. Je n'accepterais pas si aisément la règle de tenir pour poétiques les mots qui, attestés jusque-là chez les seuls poètes, apparaissent pour la première fois en prose dans le *Panégyrique* (p. 56) ; à ce compte, on est conduit à appeler poétiques des mots comme *plausor*, *parcus*, des tours comme *se ingerens*, *iterum atque iterum* ! J'aimerais mieux noter qu'en fait la poésie de ce temps n'est guère qu'un chapitre de la rhétorique, et cela est sans doute la vraie caractéristique de Pline. L'originalité de Pline? Ne pourrait-on pas soutenir qu'elle consiste dans une espèce de triomphe des vertus impersonnelles? M. Durry ne le dit pas. Il n'est pas loin pourtant de l'avoir démontré, en analysant de façon fort juste le changement qui est intervenu depuis l'époque de Cicéron : finies les disputes de doctrine et pour ainsi dire de technique sur l'asianisme et l'atticisme ; le débat n'est plus qu'entre les défenseurs du genre grave (*seuera*) et les amateurs de précieux (*dulcia*) ; d'où la charmante image de l'hermaphrodite sur laquelle se clôt ce joli chapitre d'esthétique littéraire : image moins flatteuse pour Pline que ne le voudrait peut-être son habile « panégyriste ».

Panégyriste qui n'est pas dupe. Tenu seulement par l'intérêt qu'il porte à son sujet. Et comme on comprend cette sympathie quand on voit, au cours de ces 200 pages de commentaires, l'éditeur multiplier rapprochements, exemples, explications historiques, interprétations, prodiguer sa science d'historien et les ressources d'une érudition qu'on ne prend jamais en défaut ! Commentaire plus riche encore qu'il ne paraît, car l'auteur, qui a pourtant certes la plume alerte, met sa coquetterie de savant à rédiger en style condensé et presque télégraphique ; son livre vient s'apparenter à ces éditions encyclopédiques qui, mieux que l'aboutissement du travail philologique antérieur, représentent un point de départ pour les recherches à venir.

J. Marouzeau.

Claudian's Festgedicht auf das sechste Konsulat des Kaisers Honorius, herausgegeben und erklärt von K. A. Müller : Berlin, Gunker und Dünnhaupt, 1938, in-8°, 131 pages.

Claudien bénéficie depuis quelques années d'éditions commentées partielles : on connaît celles qu'a données M. Fargues. Le poète gagne à n'être lu que livre par livre, et à intervalles. Mais sa connaissance en souffre un peu, les questions d'ensemble ou les variations stylistiques n'étant pas assez signalées.

La présente édition est assez bonne. M. Karl Albert Müller aurait pourtant mieux fait, il nous semble, de faire place à un apparat cri-

tique, même réduit, et de signaler plus nettement les points sur lesquels il se sépare de Birt, dont pour l'ensemble il suit le texte. Les notes, clairement disposées, touchent au sens, à la langue, à la grammaire, citent les modèles, font avec Claudien lui-même les rapprochements nécessaires. Quelques-uns de ces rapprochements ne sont pas évidents ; d'autres s'imposeraient (par exemple avec Ammien Marcellin) ; certaines indications paraîtront vaines, ou au moins bien scolaires. Le commentaire des faits est insuffisant : il y avait bien autre chose à dire, soit sur les visions de Rome évoquées à propos de la venue d'Honorius, soit sur l'ensemble et le détail des légendes phaétoniennes dont s'entoure l'apparition du fleuve Éridan, soit sur la façon dont est évoquée la bataille de Pollentia...

Contre Birt, M. K. A. Müller date de l'été 402 (et non 403) la bataille de Vérone ; l'empereur serait, ensuite, resté encore plus d'un an à Ravenne (p. 17 et suiv.) : on souscrira volontiers à son argumentation. Deux passages, par ailleurs, l'ont assez sollicité pour qu'il leur consacre de courts *excursus*. L'interprétation qu'il donne des vers 44-46, et qu'il défend contre Jeep (p. 127), est de beaucoup la plus vraisemblable : on ajoutera que l'évocation de la roche Tarpéienne, inattendue du point de vue topographique, est normale quand il s'agit de la chute d'orgueilleux précipités du faîte. M. K. A. Müller défend contre Baehrens l'authenticité des vers 167-177, qui sont beaux au surplus, malgré la substitution singulière des Hyades aux Héliades : le passage doit bénéficier, je pense, d'un préjugé favorable ; mais la discussion devrait être plus poussée.

Un index des auteurs imités, un autre des emplois non classiques seraient bien utiles.

Jean Bayet.

Julius Firmicus Maternus, *De errore profanarum religionum*, traduction nouvelle avec texte et commentaire, par Gilbert Heuten : Bruxelles, Éditions de la Revue de l'Université de Bruxelles, 1938, in-8°, 216 pages.

En donnant à bien des lecteurs un accès facile à l'ouvrage apologétique de Firmicus Maternus, M. G. Heuten rend aussi un service signalé à tous ceux qui s'occupent d'histoire des religions. Sans doute l'excellente édition de Ziegler, dont le texte est suivi ici, était à la portée de chacun ; mais la seule traduction française existante, quoique publiée au début du XIX^e^ siècle, remontait au XVII^e^, et l'Introduction, le Commentaire et les Appendices sont d'une clarté et d'une précision irréprochables.

L'Introduction traite — assez rapidement — de toutes les questions

relatives à Firmicus Maternus et à son œuvre. Qu'il y soit parlé du style et de la langue avant qu'on sache à quoi s'en tenir sur la matière est assez surprenant. Le plan de l'ouvrage est fort nettement déduit ; ses sources principales se réduiraient à trois : un « texte païen ou chrétien, apparenté au *Traité des sacrifices* et aux *Dialogues des dieux* de Lucien », utilisé aussi par Clément d'Alexandrie et le Pseudo-Justin ; un autre latin, « vraisemblablement le *De oraculo Apollinis Clarii* de Cornelius Labeo », dont on retrouve les traces, parallèlement, dans Macrobe, Jean Lydus, Porphyre ; enfin, deux traités de saint Cyprien, les *Testimonia* et *Ad Fortunatum*, pour la grande majorité des citations scripturaires. Sur le détail des faits ainsi recueillis, le *Commentaire* apporte quantité de rapprochements précieux. On eût sans doute souhaité être prévenu dès le début, avec plus d'insistance, de l'incroyable confusion au milieu de laquelle se meut le plus souvent Firmicus, et que fût au moins posée la question de savoir s'il le fait par ignorance ou mauvaise foi, inconsciemment ou de parti pris. Il y a là un problème essentiel pour l'histoire religieuse.

La clarté de présentation du texte, la netteté scrupuleuse de la traduction ne méritent que des éloges. Très sensible à l'aspect littéraire de l'ouvrage, M. Heuten a établi, dans un *Appendice* (p. 195 et suiv.), la liste des termes étrangers à la langue classique et celle des éléments grecs du vocabulaire de son auteur ; il a dressé aussi (p. 203 et suiv.) un *Index stylistique*. Intentions excellentes. Mais il faut bien dire qu'on ne trouvera là que les premiers éléments d'une recherche nécessaire, et que ces listes ne sont ni complètes ni toujours utilisables, faute de certaines précisions indispensables. Soit, par exemple, *funus* dans l'expression *funus quaerere* (III, 8), où il s'agit d'Osiris : le rapprochement avec le § 3 invite à traduire « aller à la recherche du cadavre », sens poétique bien connu. *Tyrannus*, *tyrannicus* sont cités, mais non *tyrannice*, et n'était-il pas plus important de noter qu'en II, 2, *tyrannus* a le sens de « roi absolu », sans nuance péjorative, au contraire de son sens VI, 5, et de *tyrannice*, III, 1? Tel autre point est plus délicat : Osiris est dit (II, 2) *coniux* d'Isis après avoir été spécifié comme son amant et opposé à son *maritus* Typhon ; doit-on, sans plus, y voir la preuve (p. 132 et suiv.) d'une contamination de sources?... Du point de vue philologique, M. Heuten laisse une belle matière à qui voudra s'occuper de ce texte.

Le *Commentaire* insiste surtout sur les six premiers chapitres du traité. Textes anciens, interprétations modernes y sont cités et discutés avec justesse et liberté : sur la question de la castration rituelle, par exemple, le *non possumus* de la p. 143 apparaît bien raisonnable. Quelques raffinements, par contre, sont inutiles ou contestables : II, 5, le desséchement des « veines » du Nil n'est certainement pas une allusion à la victoire du christianisme ; *aquam ignitam*, signifiant l'eau bap-

tismale, ne ferait-il pas allusion à l'action du Saint-Esprit, figuré sous forme de langues de feu? A propos de IV, 1, il semble qu'on doive plus tôt penser à une confusion (due à l'obsession des Galles, cf. p. 147) qu'à l'hypothèse, fort fragile, d'un clergé eunuque au service de Junon Caelestis... Dans l'ensemble, ce *Commentaire* est riche et instructif sur tout ce qui touche le paganisme ; on regrettera qu'il ne fasse pas plus de part (ou, simplement, *une* part) à la discussion des données chrétiennes. Il nous laisse aussi le soin de rassembler maints traits épars, d'une grande portée pour l'histoire des idées : M. Heuten a bien noté, sans doute, avec quelle complaisance Firmicus recherche l'adultère et l'inceste chez les dieux, ses ennemis ; mais d'autres tendances sont encore plus importantes : celle, par exemple, qui le pousse à insister sarcastiquement sur la dramaturgie des cultes païens ; ou, ce qui est bien curieux, sur l'adoration du dieu mort (Osiris, Attis, Liber)... Qu'il s'agisse là de thèmes généraux chez les chrétiens — ou dans certains milieux chrétiens — à cette date, ou de traits particuliers du caractère de Maternus, on aura plaisir à les noter, en s'aidant du précieux travail de M. G. Heuten.

Jean BAYET.

Sedulius' Paschale Carmen, Boek I en II ingeleid, vertaald en toegelicht door N. SCHEFS : Delft, Minerva, 1938, 187 pages.

Saint Paul avait écrit dans la *Ire Épître aux Corinthiens* (V, 7) : « Etenim Pascha nostrum immolatus est Christus ». C'est ce verset qui a suggéré à Sedulius le titre de son poème : *Paschale Carmen*. Son objet est de célébrer les hauts faits de la vie de Jésus, surtout ses miracles, non point simplement pour le plaisir de les décrire en vers, mais aussi pour en tirer les enseignements dogmatiques et moraux auxquels ils peuvent prêter.

De ces cinq livres, écrits en hexamètres, M. Schefs a traduit les deux premiers... en hollandais. Le latin de Sedulius restera, je le crains, moins imperméable aux lecteurs que le hollandais de M. Schefs. Heureusement, de nombreuses citations en allemand, en français, en anglais, en latin fournissent un fil conducteur. L'étude qui ouvre le volume tient compte des travaux récents ; le texte, sans apparat critique, reproduit celui de Huemer, dans le *Corpus* de Vienne ; le Commentaire fournit des références utiles, au point de vue lexicographique et syntaxique. Travail honnête d'aspirant docteur.

P. DE LABRIOLLE.

Index criticus uerborum Daretis Phrygii, a dissertation presented by Isabelle JOHNSON : Vanderbilt University, Nashville (Tennessee), The joint University Libraries, 1938, 119 pages.

Après les nombreux appels que j'ai faits dans cette *Revue* (cf. encore

ci-dessus, p. 255-6), c'est un peu chaque fois avec le sentiment d'une conquête que j'enregistre la publication d'un nouvel Index.

Celui-ci est particulièrement le bienvenu, du fait qu'il s'applique à un texte d'une époque peu connue, le début du VI^e^ siècle. De plus, on sait que la *De excidio Troiae Historia* a été le point de départ d'une abondante littérature tant latine que française ; il y a donc un intérêt particulier à fixer la langue dans laquelle il est écrit. Enfin, les analyses et comparaisons que nous permet ce lexique sont de nature à nous fournir des données pour résoudre un problème controversé : l'*Historia* est-elle une traduction directe du grec, ou un résumé d'une œuvre grecque, ou purement et simplement un faux latin? Accessoirement, on peut même se demander si l'Index ne permettrait pas de faire une discrimination entre la langue de l'ouvrage lui-même et la langue de l'Épître liminaire (donnée comme du Népos).

M^lle^ Johnson ne se pose pas et n'a pas à se poser toutes ces questions. Elle s'attache à nous fournir des données aussi sûres que possible.

Sa tâche n'était pas facile. La seule édition critique dont elle pouvait disposer, celle de Meister, est ancienne (1873) et très insuffisante ; l'apparat critique en est mal présenté, et du reste il s'en faut de beaucoup que l'étude de la traduction manuscrite soit au point.

L'auteur de l'Index a eu souvent à épiloguer sur le texte de Meister, dont les incertitudes ou les inconséquences l'ont obligée à introduire dans son lexique beaucoup de notations accessoires. On ne peut que la féliciter d'avoir tenu à fournir toutes les formes principales attestées par des variantes. On lui reprochera d'avoir suivi Meister dans quelques-unes de ses conventions, par exemple dans la distinction (moderne) de *u* et de *v*, quitte à y renoncer quand il s'agit de reproduire des variantes de l'apparat !

Les renvois utiles sont faits en général ; peut-être pas toujours : de *arcessit* on devrait nous renvoyer à *accerso ;* le *Mnesten* (de seconde main) qui se cache sous *Mesthles* devrait se retrouver (au principal) sous *Mn-*. Les graphies sont-elles toujours sûres? Une erreur évidente comme *naniscor* me donne quelque inquiétude sur le *Mnneus* qui se trouve devant *modestus*. Quelles étrangetés dans la liste des éditions, où l'on trouve un *Lessingius* à côté d'un *Meister*, une *Daciera*, sous laquelle on aura peine à reconnaître M^me^ Dacier, et une édition « Venetia » !

J. Marouzeau.

Sciences historiques.

Römische Denker und Römischer Staat, von Otto Seel : Neue Wege zur Antike, I Reihe, Heft 13, Leipzig, Teubner, 1937.

Le petit livre de M. Otto Seel est à la fois attachant et insupportable.